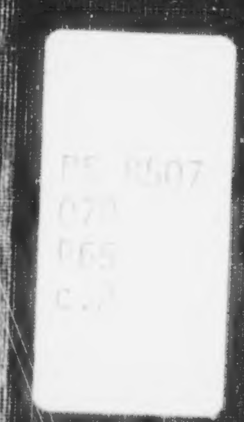
LOUIS-JOSEPH DOUCET

Près de la Source

Poésies



Louis-Joseph Doucet

PRÈS

DE LA

SOURCE

POÉSIES

De loin en loin, un pâtre
[errant s'y désaltère.

José-Maria de Heredia.



QUÉBEC
142, rue des Stigmates, 142

1914

PS8507
O78
P65
c.2

DU MÊME AUTEUR



POÉSIES (épuisé)

"La Chanson du Passant" en 1908
"La Jonchée Nouvelle" " 1910
"Ode au Christ" " 1910
"Sur les Remparts" " 1911
"Les Palais Chimériques" " 1912
"Les Grimoires" " 1913

PROSE (épuisé)

"Contes du Vieux Temps" en 1910



EN PRÉPARATION :

POÉSIE

"Les Aubes Mortes"

TOUS DROITS RÉSERVÉS

00949949

✠✠✠

A Sir Lomer Gouin

Premier Ministre de la province de Québec,

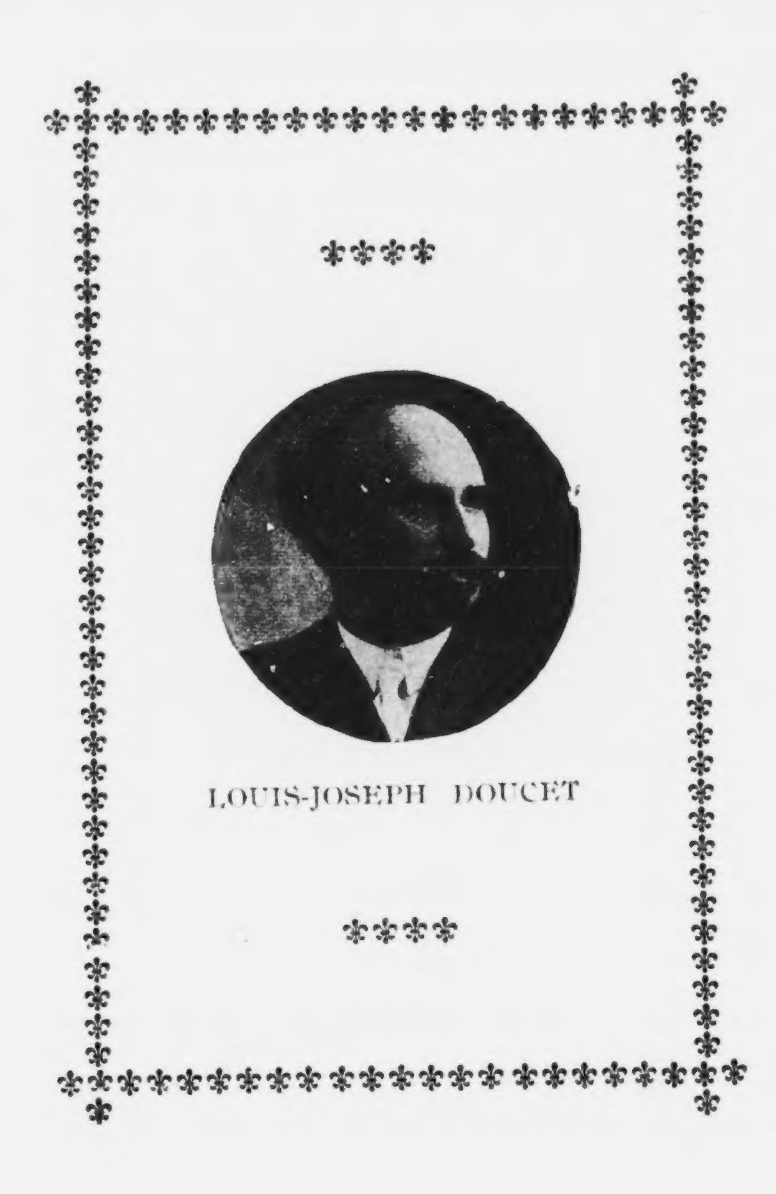
en témoignage de profonde et sincère

reconnaissance,

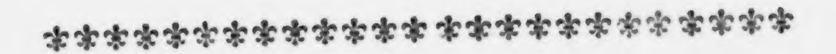
j'ai l'honneur de dédier ce livre.

L.-J. Doucet.

✠✠✠



LOUIS-JOSEPH DOUCET



LA SOURCE

*

Voici la source claire où l'on puisait jadis,
Aux jours de la moisson de l'avoine et des seigles,
Pendant qu'au couchant d'or, et sous la brise espiègle,
Les cèdres odoraient en leurs parfums verdis.

Sous la ronce qui grinche, autour de l'eau qui luit,
La fougère pleureuse épand ses larmes vertes,
Et masque un peu le bleu de la clairière ouverte
Où tournoient deux corbeaux qui demandent la nuit.

Vêtu du flamboiement des divins sémaphores,
Le soleil s'inclinant vers les septentrions,
Parsème son parcours de gloire et de rayons,
Et pourchasse la nuit de ses gerbes d'aurore.

Associant sa flamme aux détails de la terre,
Il orne de splendeurs les plus humbles chemins ;
Versant un peu d'espoir sur le front des humains,
Le pieux soleil mêle à l'onde son mystère.

La plaine et le coteau, les bois et la moisson,
Tout semble receuilli sous la grande lumière
De l'astre qui descend, plus rond, plus solitaire,
Lui qui sera bientôt perdu dans l'horizon.

Bientôt tout se confond dans la savane immense.
La tête des grands pins se penche vers le soir :
Tout fuit dans l'ombre frêle où dort le corbeau noir,
Et la source qui pleure attendrit le silence.

Source, je t'aime encor comme aux soirs d'autrefois,
Lorsque j'étais enfant, jeté dans la nature.
Trente ans m'ont séparé de ton onde si pure ;
J'ai bu ton onde alors, de nouveau je la bois.

Je bois au souvenir de tant de feuilles mortes,
Et qui miraient leur vie à ton calme miroir.
Que de fronts, que de sourires et que d'espoir
Ne réfléchis-tu pas au temps qui les emporte ?

Je me souviens surtout d'une blonde aux yeux noirs,
Dont les sourires gais éclairaient mon enfance,
Blonde comme les blés et l'or de l'espérance
Qui fait rêver les jours et fait chanter les soirs.

Tant qu'elle but ton onde, ô source, elle fut belle.
Mais à nul n'est donné d'y puiser à son gré !
La feuille blonde est morte une automne rebelle ;
Près de toi, comme toi, source, je la pleurai.

....

Je bois au souvenir des beaux fronts disparus ;
Je bois cette onde au souvenir des grandes âmes ;
Je bois au souvenir des hommes et des femmes
Qui moissonnaient alors, et ne moissonnent plus !...

C'est là qu'elle chantait sa plus belle chanson,
Pendant qu'on engerbait les dernières javelles;
Pendant que les chevaux s'ébrouaient dans les prèles,
J'écoutais cette voix d'amour et de frisson :

" Derrière chez-nous, aimable solitude,
" Le doux soleil fuit vers d'autres séjours.
" Laissez veiller l'âme en sa lassitude,
" Et laissez-moi songer à mon amour ! (bis)

" Derrière chez-nous le gai rossignol chante,
" Soir et matin à la pointe du jour.
" Laissez chanter pour les âmes constantes,
" Et laissez-moi chanter pour mon amour. (bis)

" Si mon amour est une maladie
" Qu'un médecin ne saurait point guérir ;
" Laissez gémir ma pauvre âme alourdie,
" Et laissez-moi toute seule souffrir. (bis)

« Voici le soir qui verse l'espérance
« Au regard doux par les pleurs abreuvé :
« Laissez rêver pour calmer la souffrance,
« Et laissez-moi de mon amour rêver. (bis)

« Voici la nuit qui déroule ses voiles,
« Entre la terre et ce qui doit briller,
« Laissez monter ma prière aux étoiles,
« Et laissez-moi pour mon amour prier. (bis)

« Voici l'instant des adieux à la terre ;
« Allons dormir loin du temps apeuré.
« Laissez pleurer tous les cœurs solitaires,
« Et laissez-moi sur mon amour pleurer. (bis)

Malgré l'attachement que l'on porte à la terre,
Nos chansons, nos regrets sont enfin superflus.
Et la voix qui chantait, hélas ! ne chante plus ;
C'est un signe pour nous qu'il nous faudra nous taire

Qu'importe la jeunesse, et que fait la beauté,
Lorsqu'il nous faut tomber comme toutes les gerbes ?
Qu'importe un noble front ? Que font les voix superbes
L'absence est éternelle : ils se sont absentés !

Qu'importe ! Un souvenir se grave dans l'espace,
Et l'âme qui chantait un soir pour son amour,
A propagé l'espoir d'un éternel séjour,
Pour qu'une autre âme, un autre soir, prenne sa place !

Trente ans sont écoulés ! La source pleure encor,
Comme à l'heure éloignée où chantait "Feuille blonde"
Avant que le grand vent l'emporte de ce monde,
Pour la coucher, sans voix, dans l'ombre et dans la mort.

Je bois au souvenir des voix qui se sont tues,
Et dont nul nous a dit la force et la beauté :
Je bois au rêve ému de l'immortalité,
Comme aux soirs délaissés de tant d'âmes battues.

Tous les fronts disparus sont des fronts exilés.
Et les voix d'autrefois parlent de souvenance.
Maint regard s'est ouvert sur le sillon des blés
Pour savoir quel froment soutient notre espérance....

J'ai chanté ma chanson pour les pauvres passants ;
J'ai dit tous mes regrets au fleuve solitaire
Qui nous parlait un soir des canadiens errants.
De la saison qui meurt j'ai pleuré le mystère.

Aujourd'hui je comprends l'âme des exilés
Des pauvres exilés souffrant de nostalgie.
Se retournant le front vers les jours en allés.
Fermant au clocher mort leur prunelle rougie.

Dans les jardins passés de tant de jours éteints.
De la jeunesse morte et des roses lointaines.
Le regard cherche en vain la gloire des matins
Pour réchauffer l'amour, en dépit de sa peine

Les pauvres exilés, au livre de leur âme,
Lisent le chant sacré du chapitre des pleurs.
Les pauvres exilés, hélas! n'ont plus de flamme
Pour réchauffer leurs voix que glaça la douleur.

* *

Vous que le chant des soirs, vous que l'amour du rêve
A fait pleurer comme une source dans les bois,
Aimez la chanson franche, aimez toutes les voix
Dont l'accent est sincère et qui bientôt font trêve ;

Heureux celui qui suit le bon chemin tracé,
Il peut trouver un baume à la douleur suprême,
Heureux celui qui boit à la source qu'il aime !
Heureux celui qui peut puiser dans son passé.

Comme l'onde qui court, et qui veut qu'on s'abreuve,
L'âme humaine au passé se receuille en passant ;
La nature aime ainsi confondre les accents :
Les voix montent dans l'air, les sources vont aux fleuves.

Mais avant de dormir dans un tombeau fermé,
Avant d'être exilés du pays de nos pères,
Nous nous félicitons au moins d'avoir aimé,
D'avoir remercié le jour où l'on espère !

Et si le soir qui vient nous abreuve d'ennui,
Entonnons quelquefois la prière aux étoiles ;
Et si les vents mauvais ravagent trop nos voiles,
Engouffrons notre proue en l'éternelle nuit !

Voguons loin des remords ! L'océan est immense,
Il comprend toute source où nous avons chanté...
La source du bonheur c'est d'avoir l'espérance,
Nos heures font nos jours, nos jours l'éternité !

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜ ⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜ ⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

LES CHAMPS DE BLÉ

A M. J.-B. CAOUETTE.

⚜

Regardant les sillons où leurs pieds s'emprisonnent,
Et d'où leur tige d'or aspire aux azurs vifs,
Les bons épis de blé, comme des fronts pensifs,
Parmi la brise folle, au gai soleil rayonnent.

Ils vont, les blés muris, jusqu'au large horizon ;
Les blés harmonieux vont à perte de vue,
Aussi loin que l'espoir au fond de l'âme émue,
Dans la paix du ciel pur de la bonne saison.

Sous le semis rêveur d'un champ d'étoiles blondes,
Les grands blés murmurant tant de mots incompris,
Vagues comme la mer dévidant ses roulis,
Ce soir ils dormiront sur la glèbe profonde.

Pour avoir pris la vie au sol qui sait nos maux,
Pour avoir absorbé des rayons de lumière
Aux astres pleins d'amour cueilli dans le mystère,
Les blés rajeuniront nos cœurs d'un sang nouveau !

***

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

LE RÊVE HOSPITALIER

✤

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas :
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en n'ont pu faire cas
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

ALFRED DE MUSSET.

Le rêve hospitalier m'a cédé sa mansarde.
J'ai pris congé du monde et me suis endormi :
Et dans le clair de lune, à la face blafarde,
Le rêve m'a soigné comme un fidèle ami.

J'étais si fatigué, j'étais même malade,
Pour avoir étudié de trop près les humains :
J'eus longtemps mal au cœur, mais le bon camarade
Causait en épongeant mon front de ses deux mains.

Je me suis consolé plus tard à ta caresse.
Et pourtant contre toi, mon rêve, l'on médit,
Contre toi qui te rends toujours chez la jeunesse,
Pour guérir tous ses maux, le matin, le midi.

O mon rêve, et le soir tu verses dans l'espace
De doux parfums d'amour pour enivrer les cœurs ;
Tu donnes la pensée et lui livres la place
Où l'on espère en Dieu, vers l'aube des bonheurs.

O rêve hospitalier, garde-moi ta mansarde,
Afin que si le monde est injuste envers m
J'y puisse reposer ma pauvre âme hagarde
Et boire une gorgée à ta source d'émoi !

Les jours ont leur ennui, les soirs ont leur tristesse,
Et le cœur qui vieillit n'a plus ce qu'il lui faut,
Mais il reste vainqueur s'il relit sa jeunesse
Pour mieux tuer le temps qu'il veut prendre en défaut.

Et si le temps vaincu renouvelle la flamme
En fournissant le bois qu'il voulait refuser,
Le passé réveillé chantera dans notre âme
Tous les refrains d'amour où nous pouvons puiser.

Certes, le temps n'est rien, mais il fait les conquêtes
Et c'est par lui toujours que le monde est changé.
Mais ce qu'il fait pour lui, pour nous est la défaite.
En somme notre champ est toujours ravagé.

Qu'importe, toute lutte en soi porte une gloire ;
Voilà pourquoi mon rêve est mieux qu'un plat sommeil.
J'ai rêvé d'être grand, j'ai rêvé la victoire ;
Je sais ce qu'est la nuit, j'ai chanté le soleil.

Malgré d'anciens labeurs qui pèsent sur ma vie,
Malgré trente-neuf ans révolus sur mon front,
Je suis resté fidèle au rêve qui convie
A contempler l'azur, à sonder l'horizon !

Et si les vents mauvais déchaînaient leurs tempêtes,
Si les plus purs azurs ne se dévoilaient plus,
Je me rapprocherais de l'autel des poètes
Pour y faire l'aveu de mes jours superflus.

Et ma retraite encor finirait glorieuse,
Puisque au fond de mon âme un amour est resté,
L'amour de la patrie en mon âme chanteuse,
L'amour du créateur et de l'éternité.

Partout les flots du temps rouleront les années,
Et des regards futurs reliront le passé,
Alors mes vers d'amour seront des fleurs fanées,
Mais en gardant toujours quelque parfum versé.

Combien ne savent pas que la nature est belle,
Qu'elle rend bien l'amour à l'âme qui la veut ?
Ne lisant pas l'azur que découpent les ailes,
Ils mourront bien plus tôt sans exprimer un vœu.

Sans graver sur le sable un peu de leur pensée,
Sans marquer sur le sol un pas de liberté,
Sans lire dans l'air pur que leur âme blessée
Eut soif, chemin faisant, de la sincérité !

O rêve hospitalier, abrège encor ma route !
Par ton sourire ému propage notre espoir ;
Soutiens-moi dans la vie, et chasse au loin le doute
Qui rend ternes les jours et fait les soirs trop noirs !

***

LE VIEUX MÉTIER

(SONNET)



Au fond du vieux grenier je retrouve l'ouvroir.
Le métier de ma mère est en beau bois de frêne,
Tout doré par le temps, tout poli par la laine
Qu'elle ourdissait ici, chantant, sur l'ourdissoir.

Près des frères cadets, rouet et dévidoir
Qui roulaient, dévidant, la TISSURE et la chaîne,
Il repose en un coin comme une chose vaine,
Mais on sait qu'il servit, bien des fois tard le soir

La navette étendait les brins de laine torse.
Les lames et le ros alternaient avec force.
Vite, la trame vide atteignait le panier.

D'autres le brûleront, lugubre catastrophe
Qu'attend mainte existence en un coin de grenier :
Mais l'étoffe qu'il fit valait bien notre étoffe.



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

LES OISEAUX MIGRATEURS

✤

Les oiseaux migrateurs, bohêmes de l'espace,
Qui vont, parmi l'éther, poursuivant les printemps ;
Ces mendiants d'azur, d'une aile jamais lasse,
Jouissent d'un instinct de grêves et d'étangs

Quand le printemps sourit à nos plages nouvelles,
Et lorsque mai s'annonce à travers les bourgeons,
Notre ciel canadien s'ouvre pour bien des ailes
Qui nous viennent de loin, du fond des horizons.

C'est l'outarde au cri rauque, au cou droit comme un glaive,
Qui cherche son ami, le cheval, dans les champs ;
C'est le canard ventru, nasillard, la voix brève,
Qui contemple l'eau claire avec un œil méchant ;

C'est le corbeau content de revoir nos parages,
Qui s'abat dans les airs comme un crêpe mouvant ;
Après le rossignol, expert en doux ramages,
La grive vient, turlute et fait son nid au vent

Viennent les passereaux guerroyant aux insectes,
Dévorant la chenille et picorant toujours,
Viennent les étourneaux, nombreux comme des sectes,
Les derniers arrivés, suivant la fin du jour.

* * *

Il est d'autres oiseaux en ce monde où nous sommes
Bravant quatre saisons avant le grand départ,
Ils chantent un matin, et se nomment les hommes ;
Ils se battent entre eux, la misère est leur part.

Ils résument en eux des désirs d'espérance,
Aspirent au ciel bleu qu'ils ne connaissent pas ;
On leur a dit d'aimer pour calmer la souffrance,
Et que le grand amour est après le trépas.

Mais combien jureraient ce que la mort nous garde ?
Il est de grands secrets que nul ne dévoila.
Combien sont revenus au nom de la camarde
Portant contrat signé des mains de l'au-delà ?

Dieu des jours et des temps, donnez-nous la lumière,
Nous sommes vos oiseaux qui cherchons ta moisson,
Donnez-nous l'espérance, éclaire ton mystère ;
Nous sommes les oiseaux du fond de l'horizon !

Tes vallons, tes étangs, tes coteaux et tes plaines
Forment en tout la boule où nous vivons un peu,
Nous écoutons des voix, mais la parole est vaine.
Dieu, fais-nous voir un jour au moins ton beau ciel bleu !

Dieu, chassez-moi cette ombre, écarte-moi ces voiles
Que tant d'êtres bornés s'efforcent d'exploiter !
Apprends-moi l'A. B. C. du livre des étoiles !
Apprends-moi la chanson que je voudrais chanter !

Je suis le migrateur, je suis l'oiseau sauvage
Qu'un gouffre éblouissant attire bien souvent ;
Seigneur, maître-Seigneur, donne-moi ton rivage,
A toute âme l'azur, à l'aile du bon vent !



✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

AMOUR DÉFUNT (1)

✣

J'ai bercé tendrement la douceur de mon rêve.
Ma jeunesse est en fuite en un souffle d'espoir.
Le passé va périr, ma jeunesse fut brève ;
Je la crus éternelle, elle n'a vu qu'un soir.

Déjà j'avais rêvé de parcourir la vie,
Te donnant tout mon cœur, te tenant par la main ;
A force de t'aimer faire naître l'envie ;
T'offrir toutes les fleurs d'un amour surhumain.

(1) Je dois quelqu'explication au sujet de cette pièce qui date de mes premiers essais littéraires. Je ne revendique pas entièrement la paternité de ces vers, car il me souvient parfaitement que je fus assisté et aidé par un jeune français qui signait alors Beaudoin de Flandre, et qui, certains soirs, déjà lointains, me prodigua ses leçons et ses conseils.

Cet habile rimeur qui m'aida sans efforts, j'ignore complètement ce qu'il est devenu ; en tout cas, s'il vit encore, et que cette pièce lui tombe sous la vue, qu'il se souvienne du moins de la sincérité et de la foi robuste que je mettais ou que je voulais mettre dans l'harmonie des vers sonores et romantiques

Toi qui m'ouvris ce cœur tourmenté dans son gîte,
Tu sais bien que ton nom y brilla dans du feu.
Il était de ces cœurs que tant d'amour agite
Et qui veulent crier des mots jusqu'au ciel bleu.

J'ai rêvé de marcher dans l'extase et l'ivresse
En regardant sourire un éclair dans tes yeux,
Et dans ton souvenir m'assoupir de tendresse,
Et marcher en t'aimant sans qu'on puisse aimer mieux.

Mais tout mon passé mort est vain comme un mensonge.
Mon âme était trop faible en face du destin ;
Aujourd'hui, seul encore, un vieux chagrin me ronge :
Je pleure ma chimère en l'aube des matins.

Mais je ne cherche pas ailleurs d'autres caresses,
Non plus que des vains mots l'énervante douceur :
Loin de moi les serments que le vulgaire adresse,
Je ne veux plus d'amour pour ranimer mon cœur.

Car je sais qu'il est fou d'espérer l'aube morte.
Je ne puis retrouver la flamme de jadis :
La tristesse en mon coeur n'en peut rouvrir la porte.
Je suis comme Caïn songeant au paradis !



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤ ✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

PÂQUES

✤

Pâque du renouveau, splendide de lumière,
En mil-neuf-cent-quatorze éclaire l'horizon.
La cloche psalmodie une hymne de prière,
Le bois et le ruisseau chantent à l'unisson.

Bonne fête chrétienne et fête des azymes,
Ton nom nous dit : "Passage, au désert, liberté" !
Alors qu'un sang d'agneau fit choisir les victimes,
Que le pain sans levain donna force et santé :

Figure de la vie où nous passons bien vite,
Souvenir hébraïque d'où surgit un passé,
Ecueil des Pharaons ; Jérusalem ensuite
Redevint le berceau d'un peuple dispersé :

Souvenir de celui qui dit :—"Je suis le maître.
Vous boirez de ce sang, vous mangerez ce pain ! "
Buvez-en, mangez-en, pour vivre et pour renaître :
La vie humaine est faite et de pain et de vin

Nul ne vit sans manger, nul ne mange sans vivre !
Ne demandez pas plus au ciel que ce bonheur
De vivre pour le voir, de lire dans son livre,
D'y puiser des rayons qui réchauffent le cœur !



✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

AU MOIS DE MAI

✠

Nous sommes en plein mois des roses,
En mai, ce sourire des ans ;
Le cœur chante de douces choses,
Au bois chantent les nids naissants.

Le bon semeur jette en la plaine
La bonne semence des grains ;
Et le soleil fervent promène
Ses rayons sur tous les jardins.

L'astre en sa radieuse pause,
Luit sur la grève, immensément,
Et sur le flot rêveur dépose
De grands morceaux de firmament.

Jardins des belles jeunes filles
Dont le rêve s'élève aux cieux,
Et dont l'espoir rit et babille
Avec un rire gracieux !

Jardins des pauvres veuves seules,
Qui s'y délassent à pas lents ;
Jardins de la fluette aïeule
Qu'elle orne de ses cheveux blancs ;

Mêlez vos fraîcheurs, vos haleines
A leur espérance d'un jour,
Réjouissez leur âme humaine
D'un peu de paix, d'un peu d'amour !....

Brille, jeunesse printanière,
Trop tôt tu perdras ta gaieté.
Vieillesse, goûte la lumière,
Trop tôt viendra l'éternité.

Chassez de vous l'ombre morose.
Gardez le rire à vos vingt ans ;
Et plus tard naîtront d'autres roses
Sur le tombeau de vos printemps !

Mais d'autres auront pris vos places
Aux mois de mai de l'avenir.
Le temps en marchant sur vos traces
Effacera vos souvenirs

Et ce sera le grand silence
Parmi l'ombre où vous dormir
Goûtez cette lumière immense
Avant votre repos sacré !



⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

C'EST L'ÉTÉ LUMINEUX

⚜

C'est l'été lumineux plein de souffles mystiques,
C'est le soleil de Dieu qui réchauffe les voix :
Voix des blés mûrissants pleins d'or et de musiques
Voix des champs amoureux, voix de l'onde et des bois

C'est d'elles que s'éprend toute âme poétique
Dès les premiers élans de l'enfance qui croit
C'est à vous que l'on songe en nos premiers cantiques
C'est de vous que l'on meurt, c'est en vous que l'on croit

L'univers en chantant te prie et te convie,
Espérance attachée au grain sorti de terre,
Qui brille de rosée et boit à la lumière.

C'est toi, bonne moisson, qui conserves la vie
Au petit paysan comme au grand citadin,
Par tant de beaux rayons puisés au clair matin !





LANORAIE [1]

⚜

Sous l'aspect familier de tes jours d'autrefois,
Paroisse où je suis né, je te revois en songe ;
Dans les soirs isolés où ton souvenir plong[e]
J'ai vécu de ton fleuve et vécu de tes bois

La jeunesse est un bien qui trop tôt nous délaisse,
Un bonheur qu'on contemple après qu'il est pass[é]
Un rayon de soleil sur la rive éclipsé,
Mais qui réchauffe encor l'âme qu'une omb[re] bless[e]

Vers des sables perdus, au bord des gouffres noirs
Où vainement a lui la gloire des aurores,
Ton fleuve lumineux, aux bercements sonores
Emporta bien des fois mes rêves pleins d'espoir

Ton fleuve, ton beau fleuve a bercé ma jeunesse
Et rempli mon regard de larges visions,
Habitué ma vie à tous les horizons :
Ton fleuve m'a parlé des marins en détresse.

La pierre usée a pris des teintes du passé
Où la crue au printemps a fait crouler tes sables :
Pourtant ton souvenir, si tout est périssable,
Survivra quand le roc sera pulvérisé.

Je garde des secrets que tes veilles recellent.
Je berce dans mon cœur de beaux soirs abolis
Pareils à des drapeaux qu'une gloire en leurs plis
Fait frissonner, au loin, sur des flots d'étincelles

La chapelle qui fut construite en bois de pin,
Où vers l'an mil sept cents on célébrait la messe,
Contint les premiers vœux des âmes en liesse
Qui demandaient au ciel la moisson et du pain

En remontant les jours, je vois trois cimetières
Et dont le plus ancien est rongé par les eaux.
Sur la plage dorée où se plaignent les flots
Se mêle maint regret à l'humaine poussière.

Chacun des trois dortoirs des repos éternels
Contient un peu de ceux qui furent mes ancêtres
Que j'irai retrouver, que j'irai reconnaître,
Qui m'aimeront encor comme en leurs jours mortels

Car jamais mon respect n'oublia leur mémoire
L'or ne garantit pas à tous l'éternité.
Jamais je n'ai rougi devant leur pauvreté.
Je me suis inspiré souvent de leur histoire

Je sais qu'ils ont lutté, travaillé comme moi.
Je sais qu'ils étaient francs et qu'ils étaient fidèles
A l'amitié sincère, et qu'ils étaient rebelles
A toute hypocrisie, enfin qu'ils étaient droits

Et cela me suffit pour contempler leur tombe,
Pour dire :—me voici, je sais par cœur vos noms
Que je redis tout bas en inclinant le front ! —
Avant que leur poussière à l'eau du fleuve tombe.

Lorsque viendra mon tour d'aller aussi dormir,
Le dernier, le plus grand de nos trois cimetières
Recevra, je le crois, mon ultime poussière.
Et plus tard, bien plus tard, au vent de l'avenir,

Le fleuve rongera jusqu'à moi son rivage.
Alors, au bercement des flots du Saint-Laurent,
Dans l'anse qui se creuse, en un même courant
Ma poussière joindra la leur dans son sillage !

Réunis dans la mort après nous être aimés,
Bercés au même flot qui charma notre vue,
Absorbés des rayons du soleil dans les nues,
Tel soit notre destin après mille ans sonnés !

Nous reparaîtrions au bord d'un blanc nuage,
Ornement des clochers et des bleus firmaments,
Pour revenir enfin planer sur le village
D'où nous serions partis, emportés par le vent.



Je revois la maison de mon enfance folle,
Les pruniers du voisin qui m'ont souvent tenté
Je revois ma jeunesse et je revois l'école
Tout près de notre église où j'ai souvent chanté.

Le bon frère Parent dirigeait notre classe ;
L'office appartenait au curé Loranger ;
École et presbytère ont bien changé de place.
On les a rebâtis, presque tout est changé.

Nous avions le trafic des chars de l'"Industrie"
Apportant au village une prospérité.
Après trente-deux ans la source fut tarie ;
Les chars n'y venant plus, ce fut la pauvreté

Les terres n'étaient pas toutes de ces meilleures ;
Alors on se para du titre de marin.
Sur de beaux bateaux blancs on en vit à toute heure
Cingler le fleuve aux jours mauvais, aux jours sereins.

Je fus de leur cohorte altière trois années.
J'ai vu l'onde se fendre et des mâts se briser :
J'ai vu sur des écueils des âmes consternées
Quand la glace charriait sous les vents alisés.

J'ai vu des couchants d'or resplendir dans mes voiles,
Pendant qu'un clocher blanc tintait son angelus ;
J'ai vu le fond des eaux broyer des feus d'étoiles ;
J'ai vu les cieux ouverts demandant des élus !





63ème ANNÉE DU RÈGNE DE LA REINE VICTORIA

❦

Or soixante-trois ans ont grandi ta mémoire,
Et ce règne si long, sur ton front couronné,
En semant la blancheur cueillit toujours la gloire,
Car sous ton sceptre, Reine, on est bien gouverné.

Au début, "Trente-Sept" a fait pleurer l'histoire,
Mais si tu dus punir n'as-tu pas pardonné ?
Et depuis tous les cœurs te bénissent, Victoire,
Et le Canada t'aime ainsi qu'un fils aîné.

---

(1) Sonnet écrit à l'occasion du 63ième anniversaire du règne de la feue reine Victoria, laquelle, étant montée sur le trône à 17 ans, était donc alors âgée de 80 ans. Ce sonnet est une de mes premières audaces poétiques d'écolier. J'étais au collège de Joliette, aujourd'hui séminaire de Joliette, où parfois je tuais ainsi le Temps qui ainsi que l'a dit Paul Féval, "ne meurt jamais sans se venger", comme il ne respecte pas, non plus, ce que l'on fait sans lui en littérature

Reçois l'hommage ému de nos âmes sincères,
De tes jeunes sujets, de la gent écolière,
Qui te gardent toujours leur libre loyauté.

Et si notre pays courait quelque naufrage,
Nous, Canadiens-français, aimant la liberté,
Nous te le garderions avec notre courage.

⚜



LES DERNIÈRES JAVELLES

*

Demain les moissonneurs viendront cueillir ce blé,
Laissant aux champs déserts un chaume monotone :
Mais que vienne, en pleurant, la bise de l'automne,
Les huches s'empliront de bon pain, bien renflé !

Hier on engerba les dernières javelles
Que les batteurs battront à l'automne qui vient :
L'été finit son cours, l'automne aura le sien,
Avec sa feuille morte et ses brises rebelles

Novembre passera, l'hiver viendra, jaloux,
Mais nous saurons braver les grands froids qui se vengent
Car la moisson nous reste, emplissant notre grange,
Les vaches mangeront, le lait sera pour nous !

Le champ a des égards pour l'ami de la terre ;
Le sol soutient la vie, il abrite la mort.
Celui qui l'aime bien ignore le remords.
Les champs de blé mûris murmurent des prières.

Bien heureux est celui qui coupe sa moisson
Et l'emporte, en chantant, sous le toit de sa grange !
Il contemple au ciel bleu les nuages étranges,
Et l'espoir de son âme étreint les horizons !





NOVEMBRE



Novembre plein de deuil, novembre aux feuilles mortes
Souffle sa bise amère à l'âme des passants,
Ébranle la croisée, et maugrée à la porte,
Ainsi qu'un vagabond sans foyer, médisant.

Et le plus tourmenté c'est le pauvre navire
Dont la voile, alourdie aux grands vents alisés,
Fait craquer la mâture et manque de détruire
Le pont mal chevillé, le gouvernail brisé.

Si le temps est bien noir il reste une lumière,
Elle vous guidera vers quelque port lointain ;
Mais si la neige tombe et bouche la clairière,
Adieu jour espéré ! salut dernier matin !

Ce sera le rocher qui vous guette et qui brise
La carlingue et les fonds avec des soubresaut
Vous lutterez peut-être encore à votre guise,
Mais pour finir hélas ! vaincus par tous les flots !

Novembre plein de noir souffle partout ses craintes
La tristesse et la mort des vagues et des fronts
Roulent en s'unissant les langueurs et les plaintes
Novembre passera comme nous passerons !

Mais nous qui sommes bien, à l'abri des orages
Recueillons-nous pendant que soufflent les autans
Car novembre s'émeut sur le cri des naufrages
Avant de nous briser au naufrage du temps !

Avant de nous briser dans la grande tempête
Qui porte l'agonie et le dernier remords.
Qui nous fait balancer un dernier coup de tête
Pour nous plonger hélas ! au royaume des morts



Si l'au-delà ressemble à la saison terrestre,
Qui dira les regrets d'un novembre éternel ?
L'immortelle douleur du rêve qui nous reste,
La douleur de la terre et les grands vents du ciel ?

***

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

JOLIETTE

(SONNET)



Ville cadette de ta sœur L'Assomption,
Joliette, on te nommait autrefois L'Industrie,
Quand l'homme t'élevait du fief de Lavaltrie
Et te donnait le prix de la distinction.

Le souvenir des morts dont ta glèbe est pétrie
Dit :—"Vous, nos fils, soyez tout ce que nous étions,
"Les champs et les cités forment les nations.
"Nos vœux et notre amour grandiront la patrie".

Séminaire, chapelle, évêché, cathédrale,
Champ de course et marché, rivière qui dévale
Des lointaines forêts en remous miroitants.

Telle je te revois, Joliette, en ma mémoire,
Sous un soleil brillant comme brille la gloire,
Cœur de Barthélemi depuis bientôt cent ans !



❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦

LE VIEUX SAULE

A M. ROBERT ROCHER

❦

Le vieux saule n'est plus aujourd'hui qu'une cendre,
Lui dont l'ombre discrète abrita des amours,
Lui dont l'écorce rude entourait un cœur tendre,
Comme un homme il est mort maintenant pour toujours

Personne n'a pleuré sur sa dépouille fruste,
Pourtant beaucoup ont ri près de son tronc rugueux :
Les oiseaux ont chanté dans son ombre robuste
Qu'aimaient les villageois, les jeunes et les vieux.

Sous cet arbre puissant, les fêtes et dimanches
Chacun se reposait, protégé du soleil,
Pendant que maints rayons se tordaient dans les branches,
Avec la brise folle et le printemps vermeil.

Et dans les couchants d'or pleins de rêve et de gloire,
Il semblait absorber quelque espoir pour la nuit....
Je ne finirais pas de conter son histoire
A lui, témoin d'aveux et pourchasseur d'ennui.

La maison qu'il ornait était hospitalière,
Je ne sais pas combien de fois je m'y rendis ;
Ma visite longtemps y devint journalière...
Oh ! les bons souvenirs des beaux jours de jadis !

Toutes chansons d'amours, et jusqu'à la prière
Ont uni leurs échos sous cet arbre défunt.
On entendait le soir plein d'or et de lumière
Épendant sur son faîte un rêve et du parfum.

Quand le fleuve apportait quelque pèlerinage,
J'accourais deviser et voir à l'ombre, là ;
Les cloches et les chants planaient sur le village.
Ses branches retenaient l'Ave Maris Stella.

Les arbres ont la vie, et les jours font leurs feuilles
Qui tombent à l'automne et naissent au printemps;
La feuille est un adieu que les saisons recueillent
Dans l'ultime reflet des beaux soleils couchants.

Saules, je le crois bien, vous ressemblez aux hommes!
Vous pleurez, vous riez à l'averse, au ciel clair;
Comme nous vous tenez à la terre où nous sommes,
Et vous vous y couchez dans l'orage et l'éclair.

Tu savais supporter les petits nids, vieux saule,
Longtemps avant de te laisser choir et mourir,
Et nous, nous emportons sur nos faibles épaules
Le poids des jours et de nos souvenirs!

Vieux saule, je me tais, mais pour mieux me redire
Quelques anciens refrains des premières amours,
Car tu fus autrefois le livre où j'aimais lire
Et rapprendre à mon cœur l'heure et le fil des jours!



DEVANT LA STATUE

de

MADELEINE DE VERCHÈRES

⚜

Les Iroquois vaincus dorment dans leur poussière.
Il ne reste plus rien de cette nation ;
Le fort qu'ils attaquaient a vu crouler ses pierres,
Mais le Temps se souvient des nobles actions.

La force c'est le vrai, le juge c'est l'histoire :
C'est à nous le passé, c'est nous les défricheurs.
Nos mères sont debout sur leur socle de gloire !
C'est nous les fils du sol, c'est nous les travailleurs !

Les hauts faits glorieux émeuvent nos pensées,
Honorons le passé de ceux qui furent grands !....
Le vieux fort est tombé, les pierres sont usées,
Mais sur l'airain se grave un nom qu'un peuple apprend.

De Verchère est ce nom, son prénom Madeleine,
Synonyme d'amour, de force et de fierté ;
Gravons-le dans nos cœurs, en sa gloire sereine,
Comme sur cet airain, pour la postérité !

Pour la postérité dont la voix chante et prie,
Au souvenir de ceux qui luttaient vaillamment,
Qui luttaient en héros pour garder la patrie,
Dont l'espoir s'élevait jusques au firmament.

O vous les vieux témoins des âges héroïques,
Qui donniez votre vie à ce passé fervent,
Abordez notre plage aux anciennes reliques,
Et reconnaissez-nous, nous sommes vos enfants !

Les Iroquois battus dorment dans leur silence,
Mais nous, luttons toujours comme ont fait nos grands
[morts !
Montrons ce que nous vaut d'être nés de la France,
Nous serons respectés lorsque nous serons forts !

Le danger est en nous, l'ennemi c'est nous-mêmes,
Levons plus haut nos fronts, on nous connaitra mieux,
Grandissons en prenant la fierté pour emblême,
Que notre âme soit libre et nous serons heursux !

Travaillons, méditons, ensemençons nos terres,
Il n'est plus que l'oiseau qui vive à l'air du temps !
Nous serons plus vaillants en étant plus prospères,
Et les morts, nos aïeux, reposeront contents !

La lutte continue et Madeleine reste !
Ayons la foi nouvelle en de nouveaux combats !
Rallions-nous toujours comme au temps de son geste,
Frères, raillions-nous, ne nous excluons pas !

Et s'il advint plus tard que devant toi l'on nie
Les droits de notre race à nos petits enfants,
Dis ce que nous étions en cette colonie,
En quelle langue alors s'exprimaient nos absents !

Les vieux repasseront au pied de ta statue,
Ils diront ta mémoire au petits fils grandis ;
Le fleuve lumineux, devant leur âme émue,
Reflétera ton buste ainsi qu'au temps jadis.

En apportant l'an mil six cent quatre-vingt-douze,
Où sur un bastion de ton fort, tu luttais
Contre les Iroquois, en leur fureur jalouse,
Où pour l'honneur des tiens, alors, tu les battais !

Le fleuve porte au loin ses vagues murmurantes,
Comme aux jours glorieux qui sauvaient l'avenir
Héroine d'airain, à nos jours souriante,
Règne sur cette plage avec ton souvenir !

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

EN MARGE DE LA MARSEILLAISE

✱

Mon enfance n'eut pas le bonheur de l'entendre
Cet hymne glorieux né du destin français ;
Je n'ai goûté surtout que quelques refrains tendres
Chantés le long du bois, lorsque l'on me berçait ;

C'était : " L'Oiseau S'envole ", " A la claire fontaine ".
"V'la l'bon vent frivolent", "Belle Rose", "O Carillon",
Presque tous souvenirs de la France lointaine,
Qu'a fredonnés mon père en creusant le sillon.

Et mon âme était gaie, et ma vie était douce,
Mêlant bientôt ma voix aux voix des seigles d'or,
Dans l'herbe du chemin comme au bois sur la mousse,
Tous les vieux mots appris je les chantai d'abord !

" Dans Paris " altermait avec " La Cantinière ".
" Le Petit Mousse Noir " et " Le Pont d'Avignon " :
Aux champs tout ça charmait la brise printannière,
Et se mêlait aux blés bercés dans les rayons.

Mais l'hymne glorieux n'a pas d'accords champêtres,
Il charge en clair de sabre et non dans les blés d'or,
Il foudroye et transporte et notre âme et notre être,
Et je n'ai pas appris tant de force d'abord ;

J'avais quinze ans au moins quand une belle fille
Entonna devant moi :—Allons enfants de la....
Et le passé qui pleure et le passé qui brille,
Les grands cris exilés des cœurs de l'au-delà.

Tout ce qui sombre et meurt en désirant de vivre,
Et tout ce qui se lève en un éclair lointain,
Devant le désespoir qui vient et vous enivre
Prolonge le frisson de l'hymne du destin.

Je crois avoir saisi la musique sublime,
Les mots sont trop vengeurs pour un bonheur rêvé ;
On y sent l'âme humaine avide de l'abîme.
On n'est pas sur qu'un " jour de gloire est arrivé ".

Qu'importe ! enfin cet hymne aidait à " l'Entreprise ".
Punissant l'abandon du pauvre Canada,
La chanson Strasbourg qui vibrait dans les brises
A refait et défait combien de chefs d'état !

On la chantait partout, même à la guillotine,
Devant la mort des bons et la mort des méchants.
Elle contient des mots dont on fit des doctrines,
Elle servit partout comme servent les chants.

Je vais l'enteudre encor, car je l'aime quand même,
C'est le "Dies iræ" d'un régime bien vieux,
Et puisqu'on le chantait dans la crise suprême,
Il faut parfois chanter cet hymne glorieux !

Je n'aime pas le sang, pourtant la Marseillaise
Fut de tous les combats et de tous les assauts,
Mais elle est toujours belle, enlevante et française,
Vidant tous les partis, les nobles et les sots !

Et, d'ailleurs, tous les chants accompagnent toute œuvre :
Henri IV mourant entendit Ravaillac
Murmurer des "Ave". Pierre Cauchon, en preuve
Chantait "Magnificat" au feu de Jeanne d'Arc.

J'entends "La Marseillaise" au fond d'une chapelle,
Et j'en garde les mots avec le souvenir .
Après l'hymne :—"Un Français doit vivre pour elle".
Les mots si beaux : —"Pour elle un Français doit mourir" !

***

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

L'HEURE PASSÉE

✤

Histoire de courir sur les "galops" d'automne,
Et d'écouter le vent, plaintif et monotone,
Battre les arbres secs, tout le long des chemins,
Et l'on a froid un peu, l'on se frotte les mains.

Et l'on marche toujours en méditant son rêve,
En contemplant le jeu des astres sur la grève,
Avec l'espoir berceur de s'arrêter un jour,
Recherchant l'inconnu dans un élan d'amour.

Recherchant l'inconnu qui nous hante et nous leurre
Quand on se sent mourir maintenant à toute heure
On donne à sa pensée un peu de liberté,
Et pour croire au retour d'une ancienne fierté!

Pour croire au pur azur propice aux grandes ailes,
Pour croire aux vérités des choses éternelles,
Pour goûter le destin des aspirations,
On chante le passé des grandes nations.

On relit le moins long des chapitres d'histoire,
Celui-là qui contient la véritable gloire
Et qui met dans le cœur la paix et la bonté,
On songe à ce que vaut le mot éternité !



****

LA CLOCHE DU VIEUX COLLÈGE

*

PIÈCE DITE PAR L'AUTEUR AUX FÊTE DU SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DU COLLÈGE JOLIETTE

(23 juin 1910.)



La voix du souvenir est parfois éternelle,
Le temps ne peut tuer ses accords souverains ;
Au cœur qui veut l'entendre, un son, quelques bruits d'aile
Emeuvent à l'instar des carillons d'airain.

Aussi combien de fois, dans le secret des veilles,
N'ai-je pas évoqué l'âme des jours défunts ?
Et mon rêve, à l'assaut d'illusions vermeilles,
Retrouvait sa jeunesse à travers des parfums...

Cloche du souvenir qui clames dans l'espace
Le rappel attendri des jeunes et des vieux,
Cloche des Angelus au clair d'aubes vivaces,
Cloche des âges d'or qui chantes vers les cieux ;

Nous t'avons entendue aux heures de prières,
Quand novembre pleurait sur le repos des morts ;
Nous t'avons entendue aux heures coutumières
Comptant pour l'avenir le fruit de nos efforts.

Dans les matins d'hiver, parfois la voix éteinte,
Elle chantait plus doux, emprise de verglas,
Mesurant notre somme au frisson de sa plainte,
Nous reprenions la vie et plus fiers et moins las.

En sonnant les retours elle apprend les absences ;
En pleurant les absents elle dit : souvenir ;
Nous unissant alors aux deuils, aux espérances
De son dôme béni qui nous a su bénir

La voix du souvenir, c'est la cloche qui pleure
Sur ceux qui nous ont fui pour une éternité....
Pourtant ils sont ici revenus à cette heure
Où nous les nommerons bien haut, avec fierté.

Leur âme a voltigé vers nous, elle se penche
Pour nous dire : "Sursum, allez droit le chemin !"
Jeunes fronts trépassés, vieillards à barbe blanche,
Nous ont dit que la vie a de fiers lendemains.

Saluons l'ancien seuil marqué de leur empreinte,
Un vieil arbre y grandit gravé de notre nom ;
Près des drapeaux flottants la vieille cloche tinte,
Sur les chemins d'antan où nous retournerons !

Cloche égrenant encore au tournant de la route
Ton appel argentin au passant qui s'émeut,
Notre cœur se souvient et notre oreille écoute
Tes échos attendris qui montent au ciel bleu.

Mêlant ton harmonie à nos heures lointaines,
Nos fronts se sont tournés vers ton dôme béni :
L'hymne de Carillon, A La Claire Fontaine,
Ont mis au fond des cœurs un frisson d'infini !





BALLADE

DEVANT L'ŒUVRE DE MAITRE FRANÇOIS VILLON

❦

En vain j'aurai chanté les tourments de l'absence
Et l'azur glorieux vers les soleils couchants ;
En vain j'aurai chanté le ciel et l'espérance
Dont s'abreuvait mon âme, à tant d'hommes méchants.
Méchants qui m'ont compris avec indifférence
Et non plus que le fou qui passe son chemin.
Ah ! je les reconnais avec leur ignorance
Pour les avoir aimés, moi le pauvre gamin !
En vain je leur brûlai quelque encens à ma flamme,
Lorsque je crus en eux, les grands hommes ingrats ;
Leurs maux contagieux ont refroidi mon âme....
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

Protégez vos élus, j'aime votre inclémence ;
Je n'ai besoin de rien, que de clore mes chants.
Je veux finir ici ma lutte à l'existence
Où meurent sans écho tant de râles touchants !
Qu'à mes cris le destin, par sa lourdeur intense,
Décide enfin ma mort, cette nuit ou demain.
Cette feuille est ma vie, une rature immense
La crève, la noircit et me livre au destin.
Les hommes sont souvent des orgueilleux infâmes
Qui passent sur le monde avec ire et fracas,
Accablant leurs égaux de leurs perfides blâmes.
Moi je les ai connus et ne les maudis pas !

Monde, creuse ma fosse où la nuit de souffrance
Engloutit les proscrits, loin des jours languissants
Ce sont les derniers droits dûs à ma patience.
Va, donne ma poussière au pays des absents.
Bonne terre des morts où descend notre engeance,
Je me confie à toi, terre des gueux humains ;

En toi le corps est bien, et j'aime ton silence,
O terre! reçois-moi, moi qui te tends les mains!
Priez pour nous, ô vous qu'on nomme Notre-Dame
Des infirmes battus dans leurs sombres combats,
Priez pour eux aussi qui sont nés de la femme....
Moi je les ai connus et ne les maudis pas!

ENVOI

Dieu des pauvres pécheurs et des cœurs en démence,
Ouvre-moi donc ta porte et me donne un repos;
Un peu de bon pain bis, un peu de ta clémence;
Car j'ai si faim depuis que suis ici-bas.
Et je suis pauvre aussi dans mon insouciance.
Tu me connais, Seigneur, ah! me maudis pas!



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

BALLADE ANCIENNE

✤

DANS LE VIEUX COFFRE DE BOIS BLANC

Yvonne est née un samedi
Par un après-midi d'automne,
Alors que le sol engourdi
Sous les pas de chevaux résonne.
On l'habilla presque en tremblant,
Tant elle était petite et frêle :
On prit des langes de flanelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

Avec les [illegible]urs, elle a grandi
Toujours douce et toujours mignonne
En sa toilette d'organdi
Et sa mentille de cretonne.
Et vint la noce : un beau galant
Un bon jour s'était épris d'elle :
On prit le vin et la vaisselle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

La vie est faite, comme on dit,
De voyelles et de consonnes....
Enfin, hier après-midi
Elle eut une petite Yvonne...
Voici les chandeliers d'argent.
La mère est morte, pâle et belle ;
Voici le cierge et la chandelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

ENVOI

Prince, mon mal est accablant :
Il ne me reste plus rien d'elle
Qu'une lettre, un bout de dentelle,
Dans le vieux coffre de bois blanc !



✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

NOTES

✤

LANORAIE (1)

Lanoraie semblait, vers 1850, être destinée à un agrandissement et à un progrès très considérables ; bâti où le fleuve Saint-Laurent coule des eaux profondes et larges, tous les vaisseaux devaient s'y arrêter, surtout après que Barthelémi Joliette y eut construit un chemin de fer, la propriété devait s'y décupler. Un acte d'énergie humaine est presque infini et plein de conséquences, tant qu'un autre acte d'énergie ne l'abolit pas. C'est ce qui est arrivé lorsque le chemin de fer du Nord, aujourd'hui le Pacifique, vint couper et défaire le chemin du fondateur de l'Industrie, aujourd'hui Joliette.

(ÉDITS ET ORDONNANCES DU 3 MARS 1722.)

Enregistré au bureau du Procureur Général du Roi, le 5 octobre 172[illegible]

Dautray et Lanoraie. Ces fiefs qui contiennent, savoir : le premier une lieue et demie de front, depuis Dorvilliers, en remontant jusqu'à Lanoraye et le second deux lieues de front en remontant jusqu'à La Valtrie étant peu établis, seront desservis par voie de mission, par le curé de l'Isle du Pads, jusqu'à ce que la nouvelle paroisse de Berthier soit établie, après quoi ils seront desservis par le curé de Berthier, aussi par voie ds mission, jusqu'à ce qu'il y ait un nombre suffisant d'habitants pour pouvoir ériger une paroisse.

("Paroisse civile" cité par C.-E. Deschamps.)

Décret Canonique du 17 sept. 1834.

Proclamation du 17 août 1835

La paroisse devra comprendre une étendue de territoire d'environ huit milles de front, sur environ six milles de profondeur : bornée vers le sud-est, au fleuve Saint-Laurent ; vers le sud-ouest, à la ligne qui sépare le fief ou seigneurie de Lanoraie de la seigneurie de Lavaltrie ; vers le nord ouest, à la ligne qui sépare les fiefs ou seigneuries de Lanoraie et Dautraie de l'augmentation des dits fiefs ou seigneuries ; vers le nord-est, à la ligne qui sépare le fief ou seigneurie Dautraie de la seigneurie de Berthier.

Proclamation du 18 juin 1835

Saint-Joseph de Lanoraie,

Cité par C.-E. Deschamps.

JOLIETTE (2)

Les premiers arbres de l'emplacement de Joliette, furent abattus dans le mois de décembre de l'année 1823. Le "grand moulin était terminé l'automne suivant, 1824.

Cette ville portait d'abord le nom de l'Industrie donné par son fondateur Barthélemi Joliette. Ce fondateur habile et vertueux naquit à Saint-Thomas de Montmagny le 9 septembre, l'année du début de la Révolution française, en 1789. Son biographe, l'abbé Joseph Bonin, nous apprend que :—"La famille Joliette est originaire de l'ancienne province de Brie, dans cette partie du département de la Seine, arrondissement d'Epernay.

Ce fut sous le gouvernement de M. de Montmagny, qui au nombre de ces émigrants que la mère-patrie versait chaque année d'une main avare, sur les rives lointaines du Canada, arrivait au pays, Jean Joliet, qui le 9 octobre 1639, épousait à Québec, Marie d'Abrancourt, de Saint-Varx, près de Soissons.

Le nouveau colon n'était ni de noble extraction, ni favorisé des biens de la fortune ; il était tout simplement le charron de la Compagnie des Cent Associés ; mais, comme tous nos pères, les anciens canadiens, il avait de la foi, de l'intelligence et du cœur". "Le 23 avril 1651, Jean Jolliet mourait à Québec, âgé de 55 ans, laissant aux soins de sa femme quatre enfants ; trois garçons et une fille. Voici leurs noms : Adrien, "Louis", Zacharie, Marie.

Ce fut l'un de ces enfants, le jeune Louis, dont les RR. PP. Jésuites découvrirent la haute intelligence, qui fut instruit par leur zèle et leur sollicitude, et que nous retrouvons plus tard, avec la soutane et le titre de clerc, au collège de Québec.

"Cependant, cette vie toute spirituelle n'allait pas à son caractère et à l'activité dévorante de son esprit, il se tourna vers un autre avenir, et, laissant là l'étude de la théologie, on le vit faire ses adieux au pays, pour s'en aller à travers les immenses solitudes, faire la traite des pelleteries au sein des tributs indiennes". Celui-ci est le découvreur du Mississipi, et pour cette découverte il reçut la seigneurie de l'île d'Anticosti. Il s'était marié, en 1675, à Claire Bissot native de Québec. En 1697 on lui accordait la seigneurie de Jolliet. Mort en 1700, le découvreur du Messissipi laissa plusieurs enfants dont l'un prit le surnom de Mingan, et sa fille Anne fut mariée, en

1742, à Jean Taché. La sœur de Mingan, Marie-Claire, épousa Jacques Taschereau, ancêtre de la famille Taschereau actuelle.

Antoine Jolliet de la quatrième génération du découvreur, et père du fondateur exercait la profession de notaire. Il s'était marié à Catherine Faribault, à Berthier, en 1785. Après être demeuré quelques années à Saint-Thomas de Montmagny, où il mourut l'année de la naissance de son fils, Barthelémi Joliet devint Joliette. Barthelemi Joliette élevé avec beaucoup de soin par sa mère passa avec cette pieuse éducatrice et son petit frère Antoine ses premières années dans le village de Berthier, aujourd'hui ville de Berthier, ensuite à L'Assomption, où résidait l'honorable J. E. Faribeault, oncle des enfants, et frère de Madame Antoine Joliette. La pieuse mère du Fondateur s'éteignit à l'Industrie, à l'âge avancé de 92 ans, en 1854, quatre ans après la mort de son fils, Barthélemi Joliette décède le 21 juin 1850.

En 1840 M. Joliette, de concert avec avec M. E. Scallon, entreprit de faire du whisky, ouvrit une "distillerie qui occupait une trentaine de personnes". Parceque cette boisson nous venait, alors comme aujourd'hui, à grands frais de l'étranger, beaucoup croient que l'idée de M. Joliette était excellente.

En tout cas, pendant une année les affaires dans ce commerce furent de première classe, et l'argent se faisait bien ; mais un incendie dévestait tout en 1842.

"Le 22 septembre 1846, fut un jour mémorable pour la paroisse de Saint-Charles. Feu Mgr Prince, alors coadjuteur de Mgr Bourget, s'était transporté au village d'Industrie pour y faire la bénédiction du collège qui venait d'être achevé".

IDEM.

LES PREMIERS SAULES AU CANADA (3)

Il y a à peine cent trente ans que le saule a pris racine dans le sol canadien : jusqu'à 1787, cet arbre, si répandu aujourd'hui, était inconnu ici. Les premiers furent plantés à L'Assomption, par le serviteur d'un riche canadien, Laurent Leroux d'Esneval. Le capitaine d'un vaisseau avait fait jeter par dessus bord des perches de ce bois bourgeonnant, qui servaient à maintenir au milieu de la cale le leste du navire, lequel leste était du beau sable et cailloux d'une greve lointaine.

Si le saule n'a pas toutes les qualités que possédent baucoup d'autres bois, la durée et l'utilité, du moins son enfance est courte,

il se contente de toute terre, pour ses racines frugales, donne bien vite l'ombre qu'on lui demande et s'il dure à peine la vie de l'homme qui l'a planté, celui-ci, comme le poète Alfred de Musset, peut en faire planter un seul rameau sur sa tombe, et en dépit du climat, ce rameau bravera la chaleur et le froid pour grandir et pleurer sur le souvenir de son maître et premier planteur. Cet arbre nous reste fidèle jusqu'au soir où l'orage trop brusque sera le plus fort et le couchera dans sa constance et dans son rugueux feuillage ; et, même abattu et abandonné, le saule funéraire nait encore de ses branches et se venge par une résurection précoce et tenace.

Il brave l'effort de la tempête pour transmettre sa génération par le courant des rivières sur les rives les plus éloignées et les plus désertes..— L.-J. D.

Evidemment il n'est question ici que du saule osier-vert "salix viminalis. (CHARLES LINIER.)

DEVANT LA STATUE DE MADELEINE DE VERCHÈRES (4)

Pièce dite par l'auteur le 21 sept. 1913, à l'occasion du dévoilement de la statue de l'héroïne Madeleine de Verchères, qui défendit le fort qui porte son nom en 1691, 47 ans avant l'ordonnance érigeant civilement la paroisse de Verchères.

Il fait bon, de temps à autre, de consulter les vieux régistres.

PAROISSE DE ST-FRANÇOIS-XAVIER DE VERCHÈRES

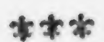
(ÉDITS ET ORDONNANCES DU 3 MARS 1722)

Enrégistré au Bureau du Procureur Général du Roi, à Verchères le 5 octobre 1722.

L'étendue de la paroisse de Saint-François-Xavier, située sur le dit fief, sera de cinq quarts de lieue de front, que contient la dite seigneurie, à prendre du côté d'en bas, depuis le fief de Bellevue qui joint celui de Fosseneuve, en remontant jusqu'au fief de Marigot, des profondeurs de la dite seigneurie et des Isles aux Prunes,

Marie et à l'Huissier, situées au-devant d'icelles, et qui en sont dépendantes, à l'exception de neuf chefs de famille établis sur le bout d'en haut de la dite Isle Marie, qui seront et resteront paroissiens de la nouvelle paroisse qui doit être érigée aux Isles Bouchard, comme ils y ont été joints ci-dessus, et sur les remontrances des seigneurs et habitants du dit Verchères, il y sera établi un curé incessamments qui desservira, par voie de mission, le dit fief de Bellevue, situé entre Fosseneuve et Verchères, contenant demi-lieue de front, le fief de Marigot, contenant un quart de lieue de front le long du fleuve, depuis Verchères en remontant jusqu'au fief de la Demoiselle Le Sueur, et le fief de Cabanac, situé derrière les dits fiefs Bellevue, Verchères et le Marigot, jusqu'à ce qu'il y ait lieu d'y ériger une paroisse.

(Cité par Deschamps).



* *

TABLE DES MATIÈRES

*